

La « Danse macabre » d'Avid Ojan

André Hamel

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, A. (2013). La « Danse macabre » d'Avid Ojan. *Moebius*, (137), 46–50.

ANDRÉ HAMEL

La « Danse macabre » d'Avid Ojan

Avertissement

C'est à raison que tous conviennent du caractère mineur de la « Danse macabre ». Mais c'est à tort que les commentateurs négligent l'importance de ce récit dans la genèse de l'œuvre d'Avid Ojan. Une relecture attentive de la « Danse », si on s'y était astreint plus tôt, aurait conduit à la découverte de l'émergence du silence, hier encore ignorée, ou de ce qu'on appellera demain « la saillie du tu », dans l'œuvre du maître.

Jamais dans ce court texte il ne mentionne, si ce n'est qu'il la suggère à l'aide de laconiques points de suspension, la présence à la pointe rocheuse de l'île des Piles, présence encore largement attestée à cette époque, de convoyeurs qui, munis de longues gaffes, éloignaient des eaux basses du chenal de l'est les corps des justes emportés par le courant sous-marin circulaire qui prend sa source au verrou des Petites-Piles. Ces hommes droits empêchaient les dépouilles de s'échouer dans les eaux basses, ce qui aurait contrevvenu aux préceptes alors en vigueur qui voulaient que les corps poursuivissent sans fin leur errance. C'est à cette relecture fondatrice de la « Danse macabre » dans l'œuvre du prince de nos lettres que nous vous convions.

Alessandro Pettigrew
Régulateur des prurits d'écriture
octobre 2035

Danse macabre

Île des Piles, 12 juin 2010, 4h 30

L'air s'éveille, frémit, c'est l'aube. J'ai froid, c'est la rosée. Je me fais petit, me blottis sur le lit de sable et d'aiguilles de pin sur lequel j'ai échoué hier en fin de journée à la pointe de l'île. Un oiseau se pose sur une branche basse, c'est une mésange. Je l'entends qui chante et parle de moi. C'est elle qui, l'hiver, charme les skieuses à « la halte aux oiseaux » aménagée à mi-parcours des pistes de ski de fond qui traversent le terrain de golf. J'aime cet endroit, et la forêt derrière et de chaque côté, et l'allée centrale du trou n° 16 droit devant, et plein sud. Et le soleil, et doux et chaud, et comme un ventre de femme. Et la photo. Je regarde une photo. J'ai quinze ans. J'ai fini de grandir. C'est Noël. Je suis debout dans la salle à manger sur des skis neufs qui sont à moi. J'ai chaussé les vieilles bottes de maman: j'ai l'ossature fine, elles me font. Demain tôt je couvrirai mes planches de paraffine et j'irai glisser sur la poudreuse.

Un bruissement. Un effleurement sur la main dont je couvre mon front. Peut-être une jeune feuille détachée d'un bouleau sur la rive, c'est une débarbouillette fraîche. J'ai si mal. Du feu dans le ventre. « Le docteur s'en vient. Ça va aller. Tu vas dormir. » Tante Marguerite s'allonge à mes côtés sur mon petit lit. Elle me tourne le dos, me dit de coller contre ses fesses de femme sèche mon ventre d'enfant qui brûle. Je m'endors. Les cloisons de ma chambre suintent. Les gouttelettes m'attirent deux étages plus bas vers la pharmacie sise au rez-de-chaussée. L'eau entre à flots par les murs poreux du commerce et couvre déjà les planchers. Un tourbillon se forme et m'entraîne vers le drain qui donne sur la cave-entrepôt. Soudain l'eau se retire avec un bruit de succion qui me terrifie et aussitôt tout s'assèche sous l'effet du feu qui couvait dans la gueule des salamandres, secrets occupants des interstices entre les pierres des murs de fondation. Dans un grondement d'enfer, des flammes surgissent du drain, me projettent sur le mur arrière de l'officine. Il n'y a pas d'issue. Mes draps sont imbibés des sueurs du feu.

L'air est lourd, le temps chagrin. À l'odeur sèche et froide des résineux de l'île se mêle l'esprit moite et chaud des écorces en décomposition accumulées au fond de la rivière et sur ses berges, relents d'un siècle et demi de flottage. S'infiltré et lentement prend toute la place la puanteur caustique des vapeurs d'anhydride sulfureux qui s'échappent du digesteur dans lequel marinent les pitounes au moulin à papier. C'est la Grand-Mère, que ça sent. Il va mouiller. On ne va pas aller se baigner à la piscine après dîner. J'irai peut-être chez Ti-Bob, jouer aux Minibrix. Je donnerai trois coups sur le mur de ma chambre, mitoyenne de la sienne: «T'es-tu là?» Il me répondra en répétant les trois coups rapprochés: «Ch'us là.» Je me dirigerai vers la salle de toilette, ouvrirai la fenêtre qui donne sur le puits de lumière. Ti-Bob fera la même chose chez lui. Juchés debout sur les lunettes des cuvettes, courbés sur le rebord des fenêtres, la tête au-dessus du gouffre qui va jusqu'à l'étage en dessous, nous établirons des plans pour la journée. Mais où sont tous les autres, les Ti-Pierre et les Ti-Ouis disparus depuis si longtemps? Ont-ils été drossés vers des havres torrides à bord de leurs vaisseaux démâtés et ont-ils été condamnés, en raison de leur espérance, à paître des sables arides? D'ici j'entends et leurs plaintes, et le bruit des chaînes, et les cris des damnés.

Une chouette. Une effraie. Un cri rauque et strident comme sont les nuits. Je tressaille sur ma litière. C'est le signal. Descendent des grands arbres ces hululements et lamentations entre lesquels maman erra avant de mourir pour la mille et unième et dernière fois, toujours et à jamais, entourée des déments qui furent et seront ses seuls compagnons dans les siècles des siècles. «C'est par ici, c'est pas par là», rapportait une vieille dans la salle commune. Et cette autre qui, de sa main droite recouverte d'épaisses couches de gaze, astiquait sans jamais s'arrêter toutes les tables, tous les bras de tous les fauteuils, tous les rebords de toutes les fenêtres de l'hospice. C'était son ordinaire. Et cet autre, cet homme fier comme un jars, ce bossu qui, à l'aide d'une canne, dravait ses étrons dans la cuvette. S'arrêtait. Souriait et pirouettait. Puis recommençait avec grand contentement. Je vois un curé

affalé, la tête reposant sur un vieux bréviaire aux pages écornées. Il sort de sa nuit et se dresse et lève et tend les bras en croix. « *Deus meus quare me repulisti et quare tristis incedo.* » Une préposée, une Marie-Madeleine, s'approche du curé dont je fus le servent et lui offre une épaule où poser sa tête. « Et je m'approcherai de l'autel de Dieu. De Dieu, la joie de ma jeunesse. » Un facteur de violon à la carrure de bûcheron se tient debout, immobile, les yeux braqués sur l'écran noir du téléviseur de la salle commune. Une tourterelle triste gémit sur le haut dossier d'un fauteuil de contention. Une bague à sa patte verrouille toutes les portes dès qu'elle s'en approche. Tous ici, telle maman.

Des effiloches de brume, que le soleil depuis l'horizon guette pour les boire, dansent sur le dos de la rivière. Je suis allongé sur la grève à la pointe sud de l'île des Piles, à l'embouchure d'une petite forêt de thuyas, d'épinettes, de pins et de quelques bouleaux chétifs. La pointe opposée est un cap rocheux... La Saint-Maurice, large et languide en cet endroit, s'y brise, le mouille, le borde et, reprenant son cours, cajole les rives et ensable la courte plage où je repose avant de se faire impétueuse au moment de franchir la passe au-dessus de laquelle on a jeté le pont en arche d'une autoroute. Voici que retentit le « brrrrroooooaar » pétaradant d'un frein Jacobs. Il annonce un fardier chargé de troncs d'épinettes qui amorce la longue descente menant au pont. Il arrive d'en haut de La Tuque. Se dirige vers le moulin. L'ordre du monde est immuable à la pointe basse de l'île.

Je n'ouvre pas les yeux. D'ici je peux tout voir. Tout, et rien que cela. Je vois tout par secousses et fracas à la lueur des éclairs qui m'aveuglent et me cachent cet autre qui me poursuit, me traque, me demande quel jour « nous » sommes et où « je » suis. Et cette feuille de papier sur laquelle il trace un grand cercle à l'intérieur duquel il me demande d'écrire des chiffres, comme sur le cadran d'une montre, et d'y ajouter une grande et une petite aiguille pour indiquer l'heure qu'il est. Et je regarde ma montre numérique et lui dis qu'il est 4 h 30 et que je suis le 12 juin 2010. Et je ris d'un rire brisé. C'est monsieur Filteau, l'inspecteur d'école. Le temps pour lui s'est arrêté. Sur l'épinglette fixée à son sarrau blanc, sous son nom, il

est écrit « neurologue ». Il ne peut s'agir de maman. Elle est morte depuis si longtemps. Et je suis si vieux. Et ce feu dans le ventre, que je croyais éteint, et depuis tant et tant de temps, et qui reprend. Et je repose sur la rive, dans la gueule de la forêt, transi, épuisé, mon kayak à mes côtés. Était-ce hier? Était-ce Dieu? Un écureuil roux sur une branche tambourine une samba démente. Un rivage. Une plage. C'est une danse macabre.

Avid Ojan

Cahokia Mounds State Park, Illinois